L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

Imprimée et publiée par
G. F. WEISSE & Co.
Bureaux et Imprimerie:
G. F. WEISSE. H. SOUPER.
H. DUVERNEY. H. HARDY.
Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 16 NOVEMBRE.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 16 NOVEMBRE 1857.

Ventes à l'encan de ce jour.

PAR BLACKE & LEATHERT—A 11 heures du matin, en leur magasin d'encan, No 77, rue de Chartres—chaussures, coiffures, habillements d'hiver.

PAR ANTHONY FERNANDEZ—A midi, dans la rotonde de la Bourse St-Louis—un esclave.

PAR J. M. BIRE, Shériff—A midi, à l'hôtel de la Cloche de la Commune, un terrain nouvelle-orleans *Drysdale et Tremblay*—trois terrains dans l'Ile Borgne par les rues Deuxième, Troisième, Bryades et Bienvenue.

PAR B. B. BRUNI—A 4 heures et demie, sur le Levée, en face de la place Jackson—vingt-huit Catalogne et d'Oporto; et en face du marché: madère, Sherry et Malaga.

PAR MONTGOMERY ET SMITH—A 11 heures, au No 79, rue Royale—meubles en acajou et en noyer.

Le maire de New-York.

Bien que les manifestations provoquées à New-York par l'insuffisance du travail soient extrêmement graves, nous ne nous en alarmons pas si elles n'étaient le fruit de la démagogie de quelques chefs politiques. Ceux-ci sement le vent, et ils recueilleront tôt ou tard la tempête. La conduite du maire de New-York a été flétrie par la presse sérieuse; tous les journaux, sans distinction de parti, ont signalé son déplorable message comme un appel incendiaire aux plus dangereuses passions et une excitation directe à la révolte.

Il n'est personne qui ne sympathise avec les classes ouvrières du Nord, mais les citoyens ne se laissent jamais arracher par la menace et la violence ce qu'ils peuvent obtenir s'accorder librement. Ils se feront un devoir de venir en aide aux pauvres: ja mais encore dans notre pays l'homme qui possède n'a refusé de secourir les victimes de la misère. Si le travail manque aux ouvriers de New-York, est-ce la faute des propriétaires et des chefs de fabrique, ou celle des temps? Dans les jours de crise, tous les intérêts sont frappés à la fois; le capitaliste perd son argent et l'homme de labeur le travail qui le faisait vivre. Cette situation n'est heureusement que transitoire et peu à peu les choses reprennent leur cours accoutumé.

M. Wood, au lieu de solliciter des secours pour les pauvres, s'inspire à propos de publier, sous forme de message au Conseil de ville, un manifeste brutal qui a augmenté l'effervescence populaire.

Le mouvement provoqué, parmi la classe ouvrière, par des agitateurs intéressés, au nom du "droit au travail", continue, dit le *Courrier des États-Unis*, à se traduire en manifestations publiques. Une réunion beaucoup plus nombreuse que celle dont nous avons parlé il y a quelques jours, a eu lieu hier matin, à Tompkins Square d'abord, puis dans le Park. Des orateurs allemands, irlandais, américains ont tour à tour pris la parole, et harangué la foule, dans ce langage enflammé que l'on connaît déjà. Lecture a ensuite été donnée, d'une pétition adressée au conseil municipal et requérant la réalisation immédiate des promesses contenues dans le message de M. Wood. Une autre pétition a été portée, séance tenante, au maire lui-même, par un comité composé de quatre personnes et ayant pour orateur un ouvrier typographe allemand nommé Beeler.

De même que la première, cette seconde pétition contient la mise en vigueur immédiate de tous les travaux publics qui peuvent rentrer dans les bras laissés sans ouvrage par la crise. Elle se termine par ces mots significatifs:

"Tout être humain a le *droit* de vivre, non par pure charité, mais par *droit*; et les gouvernements, monarchiques ou républicains, *doivent trouver* du travail pour le peuple, quand les efforts individuels n'y suffisent pas."

A cette requête, M. Wood a essayé de répondre par quelques banalités électorales. Il a protesté de sa sympathie pour les classes laborieuses, et promis de soumettre, le sommaire prochain, au conseil municipal, le plan suivant qu'il croit le *seul* efficace. Il a terminé en se référant aux différentes des journaux qui prétendent voir dans ces manifestations un caractère de manœuvre et de violence: le langage si plein de mesure des pétitionnaires était la meilleure réponse que l'on pût faire à ces calomnies.

Mais il importe surtout pour la quiétude et aussi pour la candidature de M. Wood, ses phrases à l'eau de rose ont trouvé sur l'heure une réplique à laquelle il n'a attendu ni ordre ni mot. M. Beeler, qui évidemment n'était pas venu à pour jouer le rôle d'un comparse complaisant, s'est élevé avec une rudesse toute politique, que la foule d'abord qui attendait au dehors ne pouvait se payer de cette monnaie. Le peuple soutire et l'on ne saurait répondre longtemps de sa patience. Il a attendu jusqu'ici: mais désormais il lui faut prendre pour devise: *"Du travail ou la mort."*

Cette dépêche vraiment sérieuse a pris tout à l'eau dépouvu le sot-disant représentant des intérêts du peuple new-yorkais. M. Wood lui a que balbutier une promesse de soumettre la pétition au conseil municipal du moins de mettre de presser une décision pratique, autant qu'il serait en son pouvoir. Le comité s'est alors retiré, mais les discours et les appels passionnés se sont encore prolongés assez longtemps, sur les marches du City Hall. C'est à cette cause que les chefs les plus calmes sont parvenus à obtenir enfin qu'il ne s'ajourne jusqu'à lundi. La plupart des groupes se séparent, on n'en doute, bien, et ne pas attendre au-delà de ce jour.

Les agitateurs ont fait le lendemain leur apparition dans Wall street, et l'un de leurs orateurs se plaçant sur les marches de la Bourse a prononcé un discours extrêmement violent. Au même moment le maire a reçu la visite d'un comité chargé de lui annoncer que "le peuple attendait." Les meetings se multiplient sur tous les points de la ville et entretiennent le trouble et l'inquiétude dans les esprits. Les harangueurs disaient nettement les propriétaires comme ennemis naturels des classes laborieuses.

Notre pays offre trop de ressources pour ces démonstrations soient suivies d'actes attentatoires à la propriété, mais le magistrat qui les a excitées en les déclarant d'avance légitimes n'est pas moins coupable. Aussi la presse de New-York ne ménage-t-elle pas le blâme à M. Wood.

D'autre part, le *Courier & Enquirer*, que le maire a pris à partie, et attaché toutes ses chances de succès sur ce que le *National Intelligencer* caractérise justement comme "a repoussé pour les mêmes sentiments qui ont donné à la Pétition impérieuse que jamais à toutes ses armes de l'ordre social et d'un bon gouvernement. Ce dernier, ce serait le comble de l'aveuglement que le méconnaître.—Personne ne sait l'étendue de misère sociale qui peut tomber notre ville pendant l'hiver qui approche. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'horizon est sur devant nous. Il est effrayant de considérer ce qui peut nous arriver, sous la conduite sans frein d'un démagogue de l'espèce de Fernando Wood.—Tout possesseur d'une propriété quelconque trouvait raison de trembler. Nous pouvons être témoins de faits qui n'ont jamais été enregistrés jusqu'ici dans une ville américaine. Nous voici donc solennellement avertis: ne perdons pas de temps pour assurer ce contrôle d'action de tous les bons citoyens qui, s'ils peut détourner le danger."

ASSESSMENT.

2e et 3e Districts.

Les assesseurs d'District du 2e et du 3e Districts nous ont obligeamment communiqué ainsi qu'en vante de leurs travaux. Les listes ci-dessous représentent la valeur des biens imposables, après les rectifications d'usage, dans toute partie de la ville qui s'étend depuis la rue du Canal jusqu'à la limite inférieure de la Nouvelle-Orléans. La subdivision a eu par districts représentatifs.

2e District de la Nouvelle-Orléans.

1e DISTRICT REPRÉSENTATIF.

Propriétés foncières	$9,981,250
Esclaves	457,900
Chevaux, mulets, etc	47,700
Voitures et véhicules	31,800
Actions dans navires, etc	10,000
Capital	3,530,350
Total	$14,048,900

2e DISTRICT REPRÉSENTATIF.

Propriétés foncières	$7,509,400
Esclaves	756,100
Chevaux, mulets, etc	58,950
Voitures et véhicules	23,900
Actions dans navires, etc	10,000
Capital	1,067,000
Total	$9,424,350

3e DISTRICT REPRÉSENTATIF.

Propriétés foncières	$4,638,750
Esclaves	744,100
Chevaux, mulets, etc	29,650
Voitures et véhicules	12,400
Capital	362,300
Total	$5,694,300

RÉCAPITULATION.

1er Dist., rep.	$14,048,900		
2e do do	9,424,350	Licences	$64,260
3e do do	5,694,300	Poll tax	2,358
Total	$29,177,550		

Voici maintenant, d'après le recensement de l'assesseur du 2e District, le nombre des enfants agés de 6 à 16 ans que renferme cette partie de la ville, et qui, conformément à la loi, peuvent être admis dans les écoles publiques.

1e *Dist. Rep.*	Garçons	860	
	Filles	738	1,546
2e *Dist. Rep.*	Garçons	1,684	
	Filles	1,433	3,118
3e *Dist. Rep.*	Garçons	1,023	
	Filles	987	2,010
Total			6,674

3e District de la Nouvelle-Orléans.

7e DISTRICT REPRÉSENTATIF.

Propriétés foncières	$3,097,450
Esclaves	238,250
Chevaux, mulets, etc	56,150
Voitures et véhicules	24,300
Capital	304,000
Licence	9,415
Poll tax	478

Propriétés foncières	$1,700,170
Esclaves	124,700
Chevaux, mulets, etc	34,000
Voitures et véhicules	14,600
Capital	1,128,750
Licence	9,465
Poll tax	360

8e DISTRICT REPRÉSENTATIF.

Propriétés foncières	$2,373,630
Esclaves	263,600
Chevaux, mulets, etc	34,900
Voitures et véhicules	27,900
Capital	86,150
Licence	7,575
Poll tax	386

TOUTAUX:

Propriétés foncières	$6,943,450
Esclaves	744,150
Chevaux, mulets, etc	125,650
Voitures et véhicules	67,250
Capital	1,429,200
Licence	26,015
Poll tax	1,214

Dépêches Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Arrivée de l'Ariel.

New-York, 14 nov.—Le steamer *Ariel* est arrivé à Halifax. Les nouvelles en sont fermées de 89 3/8 à 89 5/8. Le coton tend à la baisse. Blé et riz fermes. Le marché monétaire est en souffrance.

MARCHÉS.

New-York, 14 nov.—Coton et café calmes—blé indécis—maïs et bœuf fermes—sucre lourd.

Cincinnati, 14 nov.—La farine est de $4 25 à 4 30—Le blé rouge à 78—le blanc à 88 cts—avoine 36 cts—whisky 16 cts.

New-York, 14 nov.—L'*Adriatic* part pour Liverpool samedi prochain.

La frégate des États-Unis, *Minnesota*, est arrivée du Cape Town, d'où elle est partie le 7 septembre. Tout était bien à bord.

Des nouvelles de Rio Janeiro, du 1er octobre, disent que cinq matelots de la frégate *St Lawrence* allaient être jugés pour conduite immorale. Le bruit que dix-huit personnes du bord avaient été condamnées à mort est faux.

Des avis de Montévideo disent que l'on s'attend à voir verser beaucoup de sang aux élections prochaines.

EXPLOSION DE STEAMBOAT.

Détroit, 14 nov.—Le steamboat *Noah P. Sprague* a fait explosion et a tué huit individus.

Nouvelles maritimes étrangères.

Par l'*Arabia* nous apprenons les arrivages suivants de la Nouvelle-Orléans:—A Bremerhaven, l'Ernestine. A Deal, le Hartley.—Au Havre, le Nuremberg. A Liverpool, le Levi Woodbury. A Londres, l'Arthur. A la hauteur de l'île de Wight, l'Equity.

Partis de Liverpool pour la Nlle-Orléans: Lemuel Dyer—Malakoff.

De Londres—Le Challenger.

ANGLETERRE ET COSTA-RICA.

Washington, 14 nov.—L'Angleterre n'a jamais reconnu la juridiction de Costa-Rica sur la rivière San Juan ou la route du Transit.—Elle concède à cet Etat le droit de navigation. Les privilèges d'exportation d'avent être réglés entre les gouvernements.

Le chargé d'affaires engagé le Costa-Rica à ne faire aucune concession jusqu'à l'arrivée de sir Wm. Ousley, attendu tous les jours.

LE GREAT EASTERN.

St Jobs, 14 nov.—Le *Great* nous apprend que le lancement du steamship *Great Eastern* a été un fiasco.

LÉGISLATURE DE LA LOUISIANE—D'après les bulletins qui nous sont parvenus, il y a lieu de croire que le sénat renfermera 22 démocrates et 10 américains ou know-nothings, la chambre des représentants 48 démocrates et 40 américains. Les démocrates auront dans les deux chambres réunies une majorité de 30 voix.

SÉNATEUR DU MISSISSIPI—La législature du Mississipi a élu, le 13 de ce mois, l'honorable A. G. Brown, sénateur au Congrès. Son mandat n'expirera que dans six ans à partir du 4 mars prochain.

TEXAS—Le steamer *Mexico* nous a apporté des journaux du Texas jusqu'au 12 courant.—Un Mexicain a été assassiné à San Antonio: le meurtrier ayant tenté de s'enfuir a été à son tour tué d'un coup de fusil.—Des nuées de sauterelles se sont abattus sur les champs dans le comté de Bejar.

THEATRE D'ORLEANS.

LES BRUTS.

Tous les trois ou quatre ans le peuple américain, peuple éminemment sérieux et positif, comme chacun sait, participe comme acteur, ou assiste comme spectateur, à la gréable comédie que voici.

Un certain nombre d'individus pourvus d'emplois grassement rétribués—et animés du désir bien naturel de les conserver—se concertent et s'entendent sur tus le point du territoire, pour élire des délégués à une convention quelconque.

Un nombre également considérable de personnages complètement dépourvus de toute espèce de places—mais éprouvant le besoin non moins naturel d'en avoir—se réunissent à leur tour et décident d'une voix unanime que la patrie est en danger et qu'un changement est nécessaire—puis ils s'ajournent après avoir également nommé des délégués.

Les dits délégués s'assemblent à leur tour à Baltimore, Cincinnati et autres lieux—et après une consommation raisonnable de discours, de *motions* et de *résolutions*, ils font choix des honorables citoyens qui, pendant les cinq ou six mois qui vont suivre, auront l'insigne agrément de défrayer la polémique de tous les journaux, et de se partager les injures des innombrables orateurs de carrefour que chaque campagne électorale fait sortir de terre comme autant de champignons malfaisants après la pluie.

J'oubliais de rappeler qu'avant de se séparer—et dans le but bien louable de démontrer au peuple qu'il n'agit d'autre chose que d'enlever à l'ampin la sincère qu'il occupe pour en faire hommage à Barbanchu ou à Pluchemeau—messieurs les délégués accouchent invariablement d'une espèce de profession de foi amphigourique ayant l'air de dire énormément de choses, mais en réalité ne signifiant rien du tout—attendu que chacun demeure parfaitement libre de l'interpréter comme bon lui semblera. Cette plaisanterie finale est ce qu'on appelle—dans l'argot politique de notre pays—une *plateforme de principes*.

Il va sans dire que le candidat élu—grâce à la dite plateforme—s'empare, aussitôt après l'élection—de la mettre dans sa poche, et n'en garder les morceaux pour allumer sa pipe et s'en faire des papillotes.

Ce qui n'empêche pas les délégués qui l'ont nommé—une fois bien loin et confortablement repus—de proclamer haut et fort que la patrie est bien décidément sauvée, et que tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques.

De la plateforme de principes et des diverses *planches* qui en font partie—plus un mot jusqu'à l'élection prochaine!

Ainsi va le monde aux Etats-Unis, en l'an de grâce mil-huit-cent-cinquante-sept, et après le quatre juillet prochain, de notre indépendance le quatre vingt-unième.

Je ne suis pas candidat, à l'heure qu'il est, pour la première magistrature de l'Union—mes amis politiques ayant négligé jusqu'à présent de m'offrir ce poste honorable, mais difficile. Le fauteuil de gouverneur de mon Etat natal—ainsi que pas mal d'autres fauteuils très-agréablement rembourrés—étant aujourd'hui en Louisiane l'apanage à peu près exclusif des heureux habitans du Kentucky et autres Etats voisins—je ne conserve qu'un faible espoir d'être jamais appelé à occuper l'un d'entr'eux. Toutefois—au moment de reprendre ici ma tâche accoutumée et de renouer la trame interrompue de mes entretiens avec les lecteurs de l'*Abeille*, j'éprouve le besoin—moi aussi—de lancer ma profession de foi littéraire et critique. Ma *plateforme*, à moi, ne sera ni moins éloquente qu'celle de Cincinnati, ni moins gaie que celle de Philadelphie. Je l'emprunte très-tuellement et *inextenso* à l'un de mes plus spirituels confrères en feuilleton:

"Je ne sais"—disait dernièrement Pierrot-vivo dans le *Constitutionnel*—"si le lecteur qui veut qu'on l'amuse pour ses quatre sous (c'est le prix d'un numéro du journal) est qui est parfaitement dans son droit, puisqu'il a payé sa feuille, se met quelquefois à la place de ceux qui sont chargés de l'amuser."

"Je ne sais s'il se dit: Voilà un homme à qui on donne à disséquer cinq ou six artistes qui jouent depuis vingt ans les mêmes rôles, dans les mêmes théâtres, devant le même public, et il faut que ce homme ait des ingrédients la nous serve tous les huit jours un plat de sa façon qui ne soit pas trop lourd ni trop indigeste. Soyons indulgent pour lui; il a écrit dix volumes sur Grassot!

"Oui-dà; mais à quoi bon vous donner tant de peine? Et si vous n'avez rien de nouveau à nous apprendre, que ne pensez-vous le parti si sage et si commode de vous taire? On se passerait fort bien de vos articles, et le monde n'en dînerait pas moins s'il n'y avait pas de feuilleton le lundi."

Oh! je ne me fais pas d'illusion, je vous prie de le croire. Je sais, à n'en point douter, ce que pensent du feuilleton dans leur for intérieur (car ils sont très aimables quand ils nous approchent) ceux qui en profitent le plus. Mais on est chrétien ou on ne l'est pas. Nous Rasez dans leur pensée et leur pardonnons de bon cœur.

Pour les auteurs, la critique, c'est l'impuissance et l'envie, et, si on s'avisait de protester, ils vous écraseraient sous ce vers, qui est la plus grande sottise qu'on ait jamais imprimée:

La critique est aisée et l'art est difficile.

Vous n'aimez pas sans avoir rencontré quelque une de ces bonnes moqueries, qui se mettent trois pour accoucher d'un quart de vaudeville. Le premier trouve un sujet qui a déjà été traité une centaine de fois par d'autres hommes également supérieurs. Le second fait le mémoire; le troisième fournit les mots, des mots charmants, presque sonnés, et dont le plus âgé en remontrait qu'à M. de Talleyrand. Quant au style, à la grammaire, à autres menues détails qui concernent l'art d'écrire, c'est l'affaire du copiste. Il ne faut pas, au plus, demander l'impossible. Les auteurs dont je parle ont de l'esprit, du talent, du génie même, mais ils ont trop parfaite ce qu'on appelle l'orthographe.

Qu'importent quelques fautes de français de plus ou de moins? Cela ne les empêche pas de se donner le titre de créateurs et d'inventeurs sans garantie du gouvernement, et de s'élever d'un ton superbe, en apostrophant les critiques quand ils ne sont pas là, comme ce prédicateur qui harangue son bonnet: Nous sommes les puchas! vous, les mucs du néant; nous prodiguons, vous nous regardez faire; nous coupons trant à la postérité la plus reculée, quand on ne mara plus depuis longtemps et vous avez jamais existé. En un mot, nous nommes des Homère, des Sophocle, des Aristophane, et vous des Kotie. Tirez-vous de là!

Pour les artistes, j'en conviens, et des plus honnêtes, qui vous diront: "Je ne lis jamais les journaux," ou même sir pénétré de dégoût qu'ils vous diraient: "Je n'ai jamais commis une mauvaise action de ma vie. En quoi, d'ailleurs, cette lecture pourrait m'être utile? Les uns disent blanc, les autres disent noir. Si du moins ils vous donnaient quelque bon conseil!"

Ah! pour le coup, je sais fort bien quel est le conseil que demanderaient ces mêmes, le seul qui aurait quelque chance d'être suivi. Il faudrait leur dire, à tous tant qu'ils sont, grands et petits, illustres ou inconnus, conscrits ou invalides, premiers sujets ou comparses, il faudrait leur dire:

"Mon ami, je vous conseille de faire dorbler vos appointements. Vous vous êtes surpassé, vous avez été tout bonnement sublime; il n'y a pas dans l'histoire du théâtre exemple d'un succès pareil, et j'oserais vous adresser une prière, c'est que vous tâchiez d'être toujours ce que vous avez été ce soir. Ah! quel génie! vous m'avez fait pleurer, parole d'honneur!"

Encore ne seraient-ils contents qu'à moitié, et pour faire le bien les choses, il faudrait insinuer, avec un peu d'adresse, que tous leurs camarades ne sont que de pure crétine.

"Il y a encore de braves gens"—ajoute un peu plus loin Pierrot-vivo—"qui croient à leur journal, et la preuve, c'est qu'ils s'y abonnent et le lisent avec beaucoup de patience. A vous de donner dix francs pour une stalle et quarante francs pour une loge, ils tiennent à savoir si la pièce en vaut la peine et s'ils s'y amuseront pour leur argent. Il faut que leur journal leur ait dit vrai, car s'il les avait trompés deux fois de suite, ils lui retireraient leur confiance, et, à la fin du trimestre, ils ne renouvelleraient pas leur abonnement.

"C'est pour tout ce qui vous a été dit, que je vous prie, c'est leur suffrage que je voudrais mériter, et je puis en commencer assez suivi d'entretiens et de lettres avec un grand nombre de mes lecteurs pour qu'ils puissent me redresser et m'avertir si je venais à les mécontenter.

Je me figure donc, toutes les fois que je parle à mes lecteurs, que, dans quelque salon de bonne compagnie, un homme bien élevé me demande si j'ai vu la pièce nouvelle, et elle a de l'intérêt, si elle est bien écrite, si elle a eu du succès, s'il y avait du monde, si les artistes ont bien joué leur rôle, etc., etc., etc., et je réponds franchement ce que j'en pense, je lui dis le bien comme le mal, je fais ma relation aussi exacte que possible et aussi complète. Je ne m'inquiète pas du comédien, ni de l'auteur. Ils pourront me lire à leur tour, si cela leur agrée, et, s'ils trouvent que j'ai raison, modifier leur jeu ou leur manière; s'ils trouvent que j'ai tort, jeter le mon article et dire que je n'y entends rien. Mais ce qui doit leur prouver jusqu'à l'évidence que je ne me flatte pas beaucoup de les persuader, si de les convertir, c'est que, pour bien remplir mon devoir d'historien fidèle et véridique, de *reporter*, comme disent les Anglais, j'entre souvent dans des détails qui blessent leur amour propre sans aucun profit pour leur talent, et je signale des imperfections qu'ils ne peuvent ou ne veulent corriger.

Par exemple, lorsqu'il m'arrive de parler de l'embonpoint toujours croissant de Mme Alboni, il est clair que je ne pense pas que cette grande artiste, avec la meilleure volonté du monde, puisse y remédier; lorsque je dis que Coral a la voix abîmée dans le médium, je suis bien pas qu'il retrouvera jamais les notes qu'il a perdues; lorsque je reproche à quelque auteur illustre de ne point savoir sa langue et de l'écrire comme un portier, je sais que le mal est incurable et que ce n'est pas à soixante ans qu'il ira se remettre à l'école; lorsqu'enfin je raconte qu'un débutant a le nez trop long ou la taille trop courte, je me doute bien que ce n'est pas l'*émotion inexprimable d'un premier début* qui lui a raccourci la taille ou allongé le nez.

Il y a des artistes bien naïfs qui vous disent avec une parfaite bonne foi: "Qu'est-ce que ça vous fait, à vous, que je louche ou que j'aie la voix cassée? regardez-moi de profil, écoutez-moi d'une oreille indulgente; parlez de mes qualités plutôt que vous voudrez, mais glissez sur mes défauts—en d'autres termes, soyez plat, flagorneur, et en nuyeux pour m'être agréable." A ceux-là je ne répondrai que ceci: "Chanteriez-vous faux pour m'obliger, et vous laisseriez-vous aplier pour me faire plaisir?"

Autrefois les rois et les princes, les Frédéric de Prusse, les Catherine de Russie entretenaient, à leurs frais, des correspondances littéraires pour être au courant des nouvelles des théâtres, des sciences et des arts. Aujourd'hui les Grimm ne sont pas communs, encore moins les Diderot; mais le premier venu qui a quelque chose à dire, pour ses quatre sous par jour, peut suivre le mouvement des lettres, des spectacles, des plaisirs de l'intelligence, des choses de l'esprit. Je crois qu'il n'est pas moins honorable d'être le correspondant de tout le monde, que d'être ami d'un grand roi ou d'une grande impératrice.

Que si nous rencontrons sur notre chemin, par une bonne fortune insigne, quelque ou vre d'une haute valeur, soit qu'elle appartienne au répertoire classique ou au répertoire étranger; s'il nous arrive à ce sujet d'exprimer nos vues, nos idées, nos principes sur l'Art, c'est encore au lecteur impartial et désintéressé que nous nous adressons, c'est lui que nous tenons à convaincre, car la passion ne trouble pas son jugement, n'obscurcit point ses lumières, et sa vanité ni ses prétentions ne sont en jeu. Cela ne nous empêche pas de professer la plus grande estime pour les auteurs dramatiques, les artistes et les directeurs de spectacle, mais nous sommes placés, par notre profession même, à des points de vue si différens, qu'il nous faut absolument prendre un tiers pour arbitre, et que ce tiers ne saurait être que le public."

Je n'ai pas la ridicule prétention de pouvoir rien ajouter à cette profession de foi non moins sensée que spirituelle, et dont plus d'un trait trouvera facilement son application ici. Je demande donc la permission de l'adopter comme *plateforme* pendant la campagne théâtrale qui vient de s'ouvrir.

Viennent maintenant les débutants et les débutantes:—je les attends de pied ferme et la plume en arrêt.

A. F.

LE GENERAL CASIMIR LACOSTE.

Mercredi dernier, vers les 4 heures de l'après-midi, un immense cortège suivait un corbillard qui, de la rue de l'Esplanade pour se rendre à la chapelle militaire, se faisait escorter par des détachements militaires, tambour en tête, qu'un nombreux et nombreux cortège funèbre. La rue, les trottoirs et l'allée de la rue des Remparts étaient encombrés par le cortège composé, sans distinction de couleur, de nationalité, ni de parti. On y voyait des figures inconnues, de pauvres femmes sanglotant et se partageant leurs larmes entre enfans à la mamelle comme pour les faire participer à l'accomplissement d'un devoir sacré envers leur bienfaiteur; et ce qui n'était pas moins touchant, on remarquait derrière le corbillard, un groupe de nègres et de négresses qui suivaient tristement le convoi, les yeux remplis de larmes; c'étaient les esclaves du défunt qui venaient ainsi rendre à leur maître bienaimé un dernier témoignage d'amour en retour de la douceur et de la bienveillance de chrétienne avec laquelle il les avait toujours traités. La voiture funèbre qui cheminait ainsi lentement, au bruit du tambour, au milieu des sanglots et d'une tristesse morne universellement répandue sur les visages, portait le corps d'un vieux patriote, d'un honorable citoyen, d'un vétéran de 1815, d'un aimable et généreux vieillard, de Casimir Lacoste.

Le 7 février prochain, M. Lacoste devait accomplir sa 83me année. Doué d'une constitution robuste, d'un cœur droit et chaleureux, d'un esprit gai, d'une humeur restée juvénile malgré les années, M. C. Lacoste, grâce à ces heureuses qualités, s'était acquis la sympathie et l'estime générale. Sa fortune lui permettait de vivre dans une complète indépendance et de se soustraire aux charges pénibles et souvent périlleuses de la vie politique; mais il n'était pas homme à fuir devant les devoirs et les obligations qui impose le titre de citoyen. Il brigua donc un siège au Sénat, et, entra en 1835 au milieu de ses collègues, M. Lacoste était un homme d'action; la parole lui était difficile; aussi ne s'aventurait-il pas à faire des discours. Mais ses collègues qui avaient en sa précieux en bonté, son amour pour le bien, son extrême philanthropie, ne manquaient jamais de lui assigner la première place dans les commissions qui avaient un but humanitaire, telles que d'impulser l'asile des fous à Jackson, le pénitencier de l'Etat, etc. Mais ses mêmes nous-même lu de ses rapports et nous y ont toujours trouvé ce parfait de tendresse et d'humanité d'une âme bien d'élite, de la plus grande grandeur de l'homme est plutôt dans le cœur que dans l'esprit. En 1812, bien qu'exempté du service par le général Jackson, à cause de son infirmité, nous le voyons néanmoins figurer comme volontaire dans les rangs de ces vaillants soldats patriotes qui offraient leur vie en holocauste pour le salut de la patrie.

Cette philanthropie, cette bienveillance qui ne l'abandonnait jamais, cette pureté de mœurs qui charmait également les jeunes gens comme les vieillards, cette ignorance absolue de tout ce qui pouvait ne pas plaire, ne pas blesser, comme s'expliquer-t-il pas ces mêmes, cette profondeur impénétrable qu'il avait au sanctuaire de son vivant, et qui venait enfin sur sa tombe en sanglots et en larmes? Le jour de son enlèvement, on aurait en vain parcouru Alger pour y trouver une maison ouverte. Maisons, cafés, maisons particulières, tout était fermé. Alger serait une ville abandonnée: tous ses habitants s'étaient donné rendez-vous auprès de cette tombe qui allait s'ouvrir pour recevoir le vieux soldat, le *pur vieux républicain*. Des habitans de Philadelphie, de la Terre aux Bœufs, de la Bâtée même, s'étaient empressés de venir rendre le dernier devoir à cet honorable vieillard qui avait eu, arriver à la popularité par le cœur, c'est-à-dire en s'élevant, quand de nos jours on y arrive si promptement, en s'abaissant. On a vu de pauvres femmes, leurs enfants dans les bras, se jeter sur son corps en s'écriant "qu'ils lui-nous devoir, mêm n'avons plus de nourrice."

Avant de partir pour se rendre sur le terrain, il voulut voir tous ses enfans et leur faire ses adieux. Il leur serra la main et les embrassa, en sa place qu'en mature. Même touchante et imposante cérémonie que celle de son neveu serrant pour la dernière fois le main de son oncle et plutôt à ces compagnons d'esclavage sur lui apportant, par le Bon que, et redevant, comme au moment de témoignage pour lui-haut, les pleurs et les regrets de son bienfaiteur. Il aurait pu faire des victimes et dont il au faire des amis. Après avoir quitté ses nègres, comme s'il était frappé d'un sinistre pressentiment, il alla à son chenil faire une dernière visite à son chiens et recevoir les dernières caresses de ces bons et fidèles serviteurs qui avaient tant contribué à la satisfaction de sa passion pour la chasse. Marque certaine et touchante d'une âme sensible qui verse sur tout ce qui l'entoure l'amour exalté dont la nature l'a doué.

Il attachait une idée de chevalerie au choix de l'arme qu'il devait prendre. Quelques jours avant que l'affaire ne fît définitivement arrêtée, il arrivait à son gendre les quelques mots suivans:

"Mon cher docteur,

"Si l'affaire a lieu, mon arme sera l'arme du chevalier français, l'épée."

Noble vieillard, tu es mort en chevalier chrétien, le prêtre au chevet de ton lit, muni de tes dernières prières. Ce n'est pas seulement un citoyen; un compatriote que nous avons perdu en toi, c'est un membre de cette grande famille loulaisiane qui a assisté à la naissance, et qui a participé à la grandeur de notre pays. Ton nom se rattache aux premières pages de notre histoire, son souvenir sera toujours vivant parmi les hommes de bien et de cœur. Quand, au pays de la gloire et de l'intérêt, si elle est bien écrite, si elle a eu du succès, s'il y avait du monde, si les artistes ont bien joué leur rôle, etc., etc., etc., et je réponds franchement ce que j'en pense, je lui dis le bien comme le mal, je fais ma relation aussi exacte que possible et aussi complète. Je ne m'inquiète pas du comédien, ni de l'auteur. Ils pourront me lire à leur tour, si cela leur agrée, et, s'ils trouvent que j'ai raison, modifier leur jeu ou leur manière; s'ils trouvent que j'ai tort, jeter le mon article et dire que je n'y entends rien. Mais ce qui doit leur prouver jusqu'à l'évidence que je ne me flatte pas beaucoup de les persuader, si de les convertir, c'est que, pour bien remplir mon devoir d'historien fidèle et véridique, de *reporter*, comme disent les Anglais, j'entre souvent dans des détails qui blessent leur amour propre sans aucun profit pour leur talent, et je signale des imperfections qu'ils ne peuvent ou ne veulent corriger.

Par exemple, lorsqu'il m'arrive de parler de l'embonpoint toujours croissant de Mme Alboni, il est clair que je ne pense pas que cette grande artiste, avec la meilleure volonté du monde, puisse y remédier; lorsque je dis que Coral a la voix abîmée dans le médium, je doute pas qu'il retrouvera jamais les notes qu'il a perdues; lorsque je reproche à quelque auteur illustre de ne point savoir sa langue et de l'écrire comme un portier, je sais que le mal est incurable et que ce n'est pas à soixante ans qu'il ira se remettre à l'école; lorsqu'enfin je raconte qu'un débutant a le nez trop long ou la taille trop courte, je me doute bien que ce n'est pas l'*émotion inexprimable d'un premier début* qui lui a raccourci la taille ou allongé le nez.

Il y a des artistes bien naïfs qui vous disent avec une parfaite bonne foi: "Qu'est-ce que ça vous fait, à vous, que je louche ou que j'aie la voix cassée? regardez-moi de profil, écoutez-moi d'une oreille indulgente; parlez de mes qualités plutôt que vous voudrez, mais glissez sur mes défauts—en d'autres termes, soyez plat, flagorneur, et en nuyeux pour m'être agréable." A ceux-là je ne répondrai que ceci: "Chanteriez-vous faux pour m'obliger, et vous laisseriez-vous aplier pour me faire plaisir?"

Autrefois les rois et les princes, les Frédéric de Prusse, les Catherine de Russie entretenaient, à leurs frais, des correspondances littéraires pour être au courant des nouvelles des théâtres, des sciences et des arts. Aujourd'hui les Grimm ne sont pas communs, encore moins les Diderot; mais le premier venu qui a quelque chose à dire, pour ses quatre sous par jour, peut suivre le mouvement des lettres, des spectacles, des plaisirs de l'intelligence, des choses de l'esprit. Je crois qu'il n'est pas moins honorable d'être le correspondant de tout le monde, que d'être ami d'un grand roi ou d'une grande impératrice.

Que si nous rencontrons sur notre chemin, par une bonne fortune insigne, quelque ou vre d'une haute valeur, soit qu'elle appartienne au répertoire classique ou au répertoire étranger; s'il nous arrive à ce sujet d'exprimer nos vues, nos idées, nos principes sur l'Art, c'est encore au lecteur impartial et désintéressé que nous nous adressons, c'est lui que nous tenons à convaincre, car la passion ne trouble pas son jugement, n'obscurcit point ses lumières, et sa vanité ni ses prétentions ne sont en jeu. Cela ne nous empêche pas de professer la plus grande estime pour les auteurs dramatiques, les artistes et les directeurs de spectacle, mais nous sommes placés, par notre profession même, à des points de vue si différens, qu'il nous faut absolument prendre un tiers pour arbitre, et que ce tiers ne saurait être que le public."

Je n'ai pas la ridicule prétention de pouvoir rien ajouter à cette profession de foi non moins sensée que spirituelle, et dont plus d'un trait trouvera facilement son application ici. Je demande donc la permission de l'adopter comme *plateforme* pendant la campagne théâtrale qui vient de s'ouvrir.

Viennent maintenant les débutants et les débutantes:—je les attends de pied ferme et la plume en arrêt.

A. F.

Marchandises sèches
Dans un dernier intérêt de planteurs!
VENTES AU COMPTANT
A deux prix d'une manière exceptionnelle
A L'ENSEIGNE DU
GOLDEN FLAX,
[illegible], rue du Canal,
Entre les rues Royale et Bourbon.
Embrassant le plus FORT ASSORTIMENT qui, jusqu'à ce jour, ait été offert sur ce marché, à savoir:
MOUSSELINES RICHES et de couleur, en pièces et en robes.
MERINOS et toutes sortes d'ETOFFES DE LAINE
CHÂLES et imprimés pour ROBES;
MANTEAUX ET CHALES, GRANDE VARIÉTÉ;
BROCHERIES ET DENTELLES de toutes sortes.
OBJETS de BONNETERIES, bas, gants, soie, et demoiseau de robes;
Toute espèce de
MARCHANDISES POUR MAISON.
Comprenant
DRAPS DE LIT EN FIL ET EN COTON;